

CHRONIQUE ARTISTIQUE

BEAUX-ARTS

Exposition Hierholtz.

XPOSITION ? Le mot est plus considérable que la chose. Ce n'était qu'un salon, un petit salon, intéressant et individuel.

Il avait été fait tant de bruit autour de ce fameux Monument aux Morts que doit, légalement, ériger la Ville de Hanoi, que M. Hierholtz, associé dans cet œuvre à M. Ducuing, a pensé qu'il pouvait être utile d'en soumettre au public le projet, la maquette de trois groupes et même les études exécutées pour celui qui verra le jour en France avec le parachèvement de l'œuvre toute entière. Bonne idée en soi. La critique est aisée et vous savez la suite.

Mais M. Hierholtz a cru, suivant l'Evangile, qu'il n'était pas bon à l'homme d'être seul. Et il a demandé, pour son salon, la coopération surtout de quelques-unes de nos artistes. Cette modestie, non exempte de quelque coquetterie, l'honore et l'on n'en pouvait pas moins attendre d'un artiste, d'un ancien officier et d'un homme du monde.

Commençons donc par ses co-exposantes.

Madame Lochard n'en est pas à ses débuts. Depuis plusieurs années, elle a, dans nos expositions, donné la mesure de son talent. Les premières œuvres — du moins celles qu'il nous a été donné de voir — étaient surtout des études de types indigènes et marquaient une facture pleine d'originalité et de vigueur. Puis Madame Lochard sacrifia à la mode de cette peinture, sobre de dessin, où la terre de Sienné prétend donner l'impression d'une Bretagne comme d'une Provence, d'un Tonkin comme d'un Maroc.

Elle se reprit bientôt cependant et donna de nombreux paysages, du Yunnan surtout, largement peints, lumineux et aérés. Ce sont de ces paysages qu'elle expose encore au Salon Hierholtz où sa « Pagode de la Littérature » a surtout attiré l'attention. Pourrai-je me permettre un léger reproche ? De même qu'elle eut une période monochrome, Madame Lochard semble se complaire maintenant dans les tons poussés, un peu trop voulus et qui demeurent les mêmes qu'il s'agisse d'un paysage yunnanais ou tonkinois.

C'est un peu de ce genre que s'inspire Madame de Fautereau-Vassel qu'il est permis, d'ailleurs, de considérer mieux comme graveur que comme peintre. Car elle expose une collection de gravures sur bois, exécutées à Yunnanfou, tirées par elle-même par le procédé à l'eau si délicat, et rehaussées de touches de couleur. Elle y fait montre d'une maîtrise absolue de son art et je ne doute pas que cette édition, très restreinte, n'obtienne, auprès des connaisseurs et des amateurs,

un succès très mérité qui ne tiendra pas seulement au nombre réduit des exemplaires — devenus uniques puisque l'auteur a brûlé les bois — mais à leur valeur artistique.

Si notre public connaissait déjà Madame de Fautereau-Vassel, il ignorait encore Madame Boullard-Devé. J'avais vu quelques unes de ses œuvres en France et j'avais été frappé d'une tendance à schématiser l'anatomie des modèles que je pouvais concevoir dans une fresque mais qui me paraissait incompatible avec le genre tableau. J'ai pu m'apercevoir que Madame Boullard-Devé sait ne pas se borner à des études qui, pour si puissantes qu'elles soient, n'en demeurent pas moins des études, et si, dans son envoi, j'ai pu trouver fort intéressante de dessin et de couleur sa « Tête de Chinoise », j'ai préféré sa « Femme annamite à l'enfant » qui m'a fait songer, par son exécution très fine, très simple en apparence et cependant très poussée, à certaines peintures des vieux maîtres flamands. Madame Boullard-Devé possède un art à elle, moderne, il est vrai, mais je ne crois pas que, malgré son horreur des pompiers, elle veuille brûler tout ce qui a été adoré.

Un jeune peintre en mission, M. Launois, n'a pu, malheureusement, nous donner le plaisir de connaître quelques unes des nombreuses études qu'il a peintes au cours de ses randonnées à travers le Tonkin et le Laos. En revanche, il nous a montré quelques dessins — un trait — d'une facture originale et qui dénotent une sûreté d'œil et de main indispensable, d'ailleurs, pour parer à la simplicité du moyen. Une ligne ne vaut que par son impeccabilité. M. Launois a dû résoudre cette difficulté et j'ai surtout admiré « Sa femme indigène à l'enfant ».

Et nous voilà devant les œuvres exposées par M. Hierholtz.

La maquette du *Monument aux Morts*..... a t-on, grands dieux, assez parlé de ce Monument ! Songez donc, un Monument aux Morts qui ne comportait aucun cadavre, fût-il de marbre ou de bronze ! Certains pensaient bien que la France avait déjà trop de monuments qui rappelaient la défaite et les deuils de 1870 pour pouvoir se permettre de célébrer enfin sa victoire ; ils pensaient qu'exalter le sacrifice c'était bien mais qu'exalter ses résultats pouvait être mieux. Et ce fut bien là, en somme, l'idée de M.M. Ducuing et Hierholtz. Pour eux, il ne s'agissait pas d'élever pieusement un monument aux Indochinois morts pour la Patrie mais de montrer que leur mort avait été féconde puisqu'elle avait permis à la Colonie de travailler en paix pendant quatre ans de guerre.

Et, en effet, à l'ombre et sous l'égide du groupe principal dressé sur le socle, aux pieds de ce fantassin de France et de ce soldat d'Annam qui défendent le sol sacré, l'indigène se livre à ses habituels travaux : laboureurs, charpentiers, tisseurs, ouvriers en métaux paisiblement travaillent et cependant lèvent parfois le front avec confiance vers ce bruit lointain de bataille. De là, ces trois groupes dont la maquette nous a été présentée par M. Hierholtz, maquette très poussée, heureuse de composition et de vérité. Notre Monument aura, tout au moins, cette qualité rare de sortir de la banalité et du déjà vu de la plupart de ses pareils.

M. Hierholtz ne s'est pas contenté de nous montrer le labeur que déjà lui a coûté une œuvre intéressante, il nous montre encore, en une série de statuettes, l'impression produite chez l'artiste par nos types indigènes ; puis ses goûts d'animalier se révèlent, non seulement dans son Buffle mais dans d'adorables petits

chats et de fines autruches. Enfin, couronnent l'ensemble les bustes fort ressemblants de Madame Eckert mère, du regretté docteur Le Lan et de S. E. Hoang-kao-Khai.

Tel fut le Salon Hierholtz de 1924 : une note d'art qui peut faire dire à Hanoï, en changeant le vers célèbre : *Et nihil artisticum a me alienum puto.*

Maurice KOCH.

